

hanif kureishi

le bouddha
de banlieue

Christian Bourgois éditeur



Du même auteur chez le même éditeur

My Beautiful Laundrette

Le bouddha de banlieue

The Black Album

Des bleus à l'amour

Intimité

La lune en plein jour

Le don de Gabriel

Souvenir et divagations

Le Corps

Contre son cœur

Quelque chose à te dire

Le dernier mot

Du même auteur dans la collection Titres

Le mot et la bombe

Le déclin de l'Occident

Du même auteur en numérique

Des bleus à l'amour

Intimité

Le don de Gabriel

Le déclin de l'Occident

Le dernier mot

HANIF KUREISHI

LE BOUDDHA
DE BANLIEUE

Traduit de l'anglais
par Michel COURTOIS-FOURCY

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :
The Buddha of Suburbia

© Hanif Kureishi 1990.
© Christian Bourgois Éditeur 1991
pour la traduction française.
© Christian Bourgois éditeur 2015, pour l'édition numérique

Première Partie

DANS LA BANLIEUE

CHAPITRE I

Je m'appelle Karim Amir et je suis anglais de souche, enfin presque. On me considère souvent comme un drôle d'Anglais, un Anglais un peu bizarre, vu que je suis le fruit de deux vieilles histoires. Mais je m'en moque. Je suis anglais (pas vraiment fier de l'être) et j'habite la banlieue sud de Londres, bien décidé à faire mon chemin. Peut-être est-ce ce curieux mélange de continents et de sangs, ce sentiment d'appartenir à la fois ici et là-bas, de ne trop savoir sur quel pied danser, qui me rend nerveux et sujet au cafard. Ou peut-être n'est-ce, après tout, que le fait d'avoir été élevé en banlieue. De toute façon, pourquoi chercher midi à quatorze heures, lorsqu'il suffit de dire que je courais après les ennuis, les coups en tout genre, que j'aimais les histoires, et surtout celles de sexe. Il faut préciser que les choses, je ne sais trop pourquoi, étaient dans notre famille d'un morne, d'un lourd, d'un pesant incroyables. Si vous voulez tout savoir, ça me déprimait complètement, si bien que j'étais prêt à n'importe quoi.

Puis un jour, tout a changé. Le matin, les choses étaient comme ça, et le soir, au moment d'aller au lit, elles étaient différentes. J'avais dix-sept ans.

Ce jour-là, mon père, rentré tout droit de son travail, était d'assez bonne humeur. C'était même pour lui une véritable bonne humeur. Je respirais encore sur ses vêtements l'odeur du train, tandis qu'il rangeait sa serviette près de la porte d'entrée et enlevait son imperméable, avant de le lancer au bas de la rampe. Puis il se précipita sur mon petit frère Allie, qui s'enfuyait, pour l'embrasser, avant de nous étreindre, ma mère et moi, avec fougue, comme si nous venions d'échapper à un tremblement de terre. Plus dans ses habitudes, il tendit à ma mère son dîner, des *kebabs* et des *chapatis* * si grasseux que les papiers d'emballage s'étaient désintégré. Ensuite, au lieu de se laisser tomber dans son fauteuil pour regarder les informations télévisées, en attendant que ma mère dispose les aliments réchauffés sur la table, il se rendit dans leur chambre à coucher du rez-de-chaussée, contiguë à la salle de séjour. Là, il se déshabilla rapidement pour ne garder que son caleçon et son maillot de corps.

« Va chercher la serviette rose », me dit-il.

J'obéis. Mon père étendit alors la serviette sur le sol de la chambre à coucher et se laissa tomber sur les genoux. Je me demandai, durant un instant, s'il n'était pas brusquement revenu à la religion. Mais non. Il posa ses bras derrière sa tête et jeta ses jambes en l'air.

« Il faut que je m'entraîne, dit-il d'une voix étouffée.

— T'entraîner pour quoi? » lui demandai-je assez raisonnablement, en l'observant toutefois avec curiosité et suspicion.

« On vient de me convoquer pour ces foutus jeux olympiques de yoga », dit-il. Il pouvait facilement être sarcastique, mon papa.

Il se tenait sur la tête, maintenant, en équilibre parfait. Son ventre s'affaissait et ses couilles et son pénis sortaient de son caleçon. Les muscles puissants de ses bras étaient

* Voir ce mot dans le glossaire en fin de volume, comme pour tous ceux suivis d'un astérisque.

gonflés ; il respirait avec force. Comme beaucoup d'Indiens, mon père, quoique petit, était beau et bien fait, avec des mains délicates et des manières gracieuses. A côté de lui, la plupart des Anglais donnaient l'impression d'être des girafes maladroitement. Il était large d'épaules et très costaud : dans sa jeunesse, il avait été boxeur et un fanatique des extenseurs. Il était en particulier aussi fier de sa poitrine que nos voisins l'étaient de leur cuisinière électrique. Au moindre rayon de soleil, il enlevait sa chemise, se précipitait dans le jardin avec un transat et son journal. Un jour, il m'a avoué qu'en Inde, il rasait régulièrement les poils de sa poitrine, afin qu'ils repoussent avec plus de vigueur dans les années à venir. A mon humble avis, sa poitrine est le seul domaine dans lequel il ait montré quelque prévoyance.

Bientôt ma mère, qui comme toujours était dans la cuisine, entra dans la chambre et découvrit mon père en train de s'entraîner pour les jeux olympiques de yoga. Il n'avait pas fait ce genre d'exercices depuis des mois, aussi sut-elle immédiatement que quelque chose de nouveau était dans l'air. Elle portait un tablier à fleurs et essuya ses mains à plusieurs reprises dans son torchon, un souvenir de l'abbaye de Woburn. Ma mère était une femme potelée, qui n'attachait guère d'importance à son corps. Elle avait un visage rond et pâle et de gentils yeux mordorés. Elle considérait son corps comme un objet gênant qui l'entourait, une sorte d'île déserte, inexplorée, sur laquelle elle aurait échoué. En général, c'était une personne timide, accommodante, mais lorsqu'on l'exaspérait, elle pouvait devenir agressivement nerveuse, comme en ce moment.

« Allie, va te coucher », dit-elle sèchement à mon petit frère, alors qu'il passait la tête dans l'entrebâillement de la porte. Il portait un filet, afin que ses cheveux ne s'emmêlent pas follement, durant son sommeil. S'adressant à mon père : « Mon Dieu, Haroon, toutes tes choses sont à l'air, le monde entier peut les voir ! » Elle se tourna vers moi :

« Et c'est toi qui l'encourages à se conduire comme ça. Au moins, tire les rideaux !

— Inutile, Mam. Personne ne peut nous voir à plusieurs centaines de mètres à la ronde — à moins qu'on utilise des jumelles.

— C'est exactement ce qu'ils font », dit-elle.

Je tirai alors les rideaux de la fenêtre qui donnait sur le jardin de derrière. La pièce parut immédiatement se contracter. La tension montait. Je brûlais maintenant d'envie d'être hors de la maison. Je ne sais trop pourquoi, mais je voulais toujours filer ailleurs.

Quand mon père se mit à parler, sa voix m'apparut étranglée et plate.

« Karim, lis-moi d'une voix claire un passage du livre de yoga. »

J'allai chercher en courant le livre préféré de yoga de mon père — *le Yoga pour les femmes* — avec des photographies de femmes en pleine forme, en collants noirs. Il se trouvait au milieu d'autres livres sur le bouddhisme, le soufisme, le confucianisme et le zen, que mon père avait achetés à la librairie orientale de Cecil Court, tout près de Charing Cross Road. Je m'accroupis à côté de lui avec le livre. Il inspira, retint son souffle, expira et retint de nouveau son souffle. Je n'étais pas un mauvais lecteur et je me voyais déjà sur la scène du théâtre de l'Old Vic, récitant avec emphase : « Salamba Sirsasana fait revenir et maintient l'esprit de la jeunesse, un atout qui n'a pas de prix. C'est merveilleux de savoir qu'on est préparé à affronter sa vie, à en extraire toutes les véritables joies qu'elle peut offrir. »

Mon père poussait un grognement d'approbation à chaque phrase et ouvrit les yeux pour regarder ma mère qui avait fermé les siens.

Je poursuivis ma lecture. « Cette position empêche également la chute des cheveux et retarde considérablement l'arrivée des cheveux gris. »

C'était là la question : mon père n'aurait pas de cheveux gris. Satisfait, il se releva pour se rhabiller.

« Je me sens mieux. Eh oui, je commence à vieillir. » Plus gentiment il ajouta : « A propos, Margaret, est-ce que tu viens chez Mrs. Kay ce soir ? » Ma mère fit un signe négatif de la tête. « Ecoute, ma chérie, allons-y ensemble et prenons un peu de bon temps, non ?

— Mais ce n'est pas moi qu'Eva a envie de voir, dit ma mère. Elle m'ignore totalement. Est-ce que tu ne t'en rends pas compte ? Elle me traite comme de la crotte de bique, Haroon. Je ne suis pas suffisamment indienne pour elle. Je ne suis qu'anglaise.

— Je sais bien que tu n'es qu'anglaise, mais tu peux bien porter un sari. » Il se mit à rire. Il était assez taquin. Malheureusement, ma mère n'était pas la victime idéale pour ce genre de plaisanterie. Elle ne se rendait pas compte qu'il est de bon ton de rire lorsqu'on se moque de vous.

« Événement très particulier ce soir », dit mon père.

C'était évident qu'il nous avait entraînés dans cette conversation pour en arriver là. Il attendait nos questions.

« Que se passe-t-il, Pa ?

— Eh bien, on a été suffisamment aimable pour me demander d'exposer un aspect ou deux de la philosophie orientale. »

Mon père avait parlé très vite et essayait maintenant de cacher sa fierté face à cet honneur, preuve palpable de son importance, en enfonçant son maillot de corps dans son pantalon. C'était ma chance.

« Je viendrai avec toi chez Eva, si tu veux bien de moi. Je m'apprêtais à partir pour le club d'échecs, mais je ferai l'effort de ne pas y aller, si ça t'arrange. »

Je fis cette remarque avec l'air innocent d'un curé de campagne. Je craignais de bloquer le déroulement de la chose en montrant trop d'impatience. J'avais en effet découvert que dans la vie, lorsqu'on se montre trop impatient, les autres ont tendance à l'être moins. Et qu'en revanche, si on l'est moins, les autres le sont plus. Aussi,

plus j'avais envie de faire quelque chose, moins je le montrais.

Mon père releva son maillot de corps et frappa rapidement son ventre nu avec ses deux mains. Le bruit était violent, peu agréable, il remplit notre petite maison comme des coups de pistolet.

« D'accord, dit mon père, va te changer, Karim. » Il se retourna vers ma mère. Il avait envie qu'elle vienne avec lui, qu'elle soit le témoin du respect que lui portaient les autres. « Si seulement tu voulais venir, Margaret. »

Je me précipitai dans l'escalier pour me changer. De ma chambre, dont les murs étaient recouverts du sol au plafond avec des journaux, je les entendais se chamailler en bas. Arriverait-il à la persuader de venir ? J'espérais bien que non. Mon père était bien plus amusant quand ma mère n'était pas dans les parages. Je mis un de mes disques favoris, *Positively Fourth Street* de Dylan, afin de trouver l'ambiance de cette soirée.

Il me fallut une éternité pour me préparer : je changeai complètement de vêtements à trois reprises. A sept heures, j'apparus en bas de l'escalier dans ce que je savais être les vêtements qui convenaient à la soirée d'Eva. Je portais des pantalons pattes d'éléphant turquoise, une chemise bleue transparente à fleurs blanches, des bottes en daim bleu à hauts talons et un gilet de l'Inde, écarlate, avec des surpiqûres en fils dorés. J'avais mis un serre-tête pour maintenir mes cheveux crépus qui me tombaient sur les épaules, et je m'étais rincé le visage avec de l'*Old Spice*.

Pa m'attendait devant la porte, les mains enfoncées dans ses poches. Il portait un pull-over à col roulé, une veste noire imitation cuir et un pantalon de velours gris de chez Marks et Spencer. Dès qu'il me vit, il devint nerveux.

« Va dire au revoir à ta mère », dit-il.

Dans la salle de séjour, Mam regardait le feuilleton *Steptoe and Son* en croquant de temps à autre un petit morceau de Mars avant de reposer la friandise sur le pouf placé devant elle. C'était un rituel : elle s'autorisait à

grignoter un petit morceau toutes les quinze minutes. Ses yeux étaient obligés d'aller constamment de l'horloge à l'écran de télévision. Parfois, elle s'impatientait et avalait la barre en moins de deux minutes. « J'ai bien droit à un petit réconfort », disait-elle sur la défensive.

Quand elle m'aperçut, elle aussi devint nerveuse.

« Ne nous fais pas remarquer, Karim, fit-elle en continuant de regarder la télévision. Tu ressembles à Danny La Rue.

— Et que dis-tu de tante Jean, alors ? demandai-je. Avec ses cheveux bleus.

— C'est tout à fait convenable pour une dame d'un certain âge d'avoir des cheveux bleus », répondit ma mère.

Mon père et moi sortîmes de la maison, aussi vite que possible. Au bout de la rue, alors que nous attendions le bus 227, un de mes professeurs, qui était borgne, passa à côté de nous et me reconnut. Le cyclope lança : « N'oubliez pas qu'un diplôme universitaire est l'équivalent de deux mille livres par an la vie durant !

— Ne vous inquiétez pas, répondit mon père. Il ira à l'université, c'est sûr. Il sera un médecin célèbre à Londres. Mon père était médecin. La médecine a toujours tenu une place importante dans notre famille. »

Ce n'était pas très loin — environ cinq kilomètres — pour aller chez les Kay, mais mon père n'y serait jamais parvenu sans moi. Je connaissais toutes les rues, tous les parcours des bus.

Pa était en Angleterre depuis 1950 — c'est-à-dire depuis plus de vingt ans — et pendant quinze ans il avait vécu dans la banlieue sud de Londres. Pourtant, il continuait à s'égarer dans le quartier, comme un Indien à peine descendu du bateau. Il posait aussi des questions du genre : « Est-ce que Douvres se trouve dans le Kent ? » J'aurais pensé qu'un employé du gouvernement britannique, un fonctionnaire, même aussi mal payé et aussi insignifiant que lui, devrait au moins connaître ce genre de choses. Je suais d'embarras lorsqu'il arrêtait des inconnus dans la rue

pour leur demander la direction d'endroits situés à une centaine de mètres, dans un quartier où il avait vécu durant presque deux décennies.

Mais cette naïveté rendait les gens protecteurs à son égard et les femmes étaient attirées par son innocence. Elles voulaient l'entourer de leurs bras, ou faire quelque chose comme ça, parce qu'il paraissait si perdu, si enfantin par moments. Non que cette attitude fût totalement innocente ou dépourvue de ruse. Quand j'étais petit, lorsque nous étions assis tous les deux au *Lyon's Corner-house* pour boire des milk-shakes, il m'envoyait, tel un pigeon voyageur, vers les femmes assises aux autres tables pour leur dire : « Mon papa serait heureux de vous embrasser. »

Pa m'apprit à flirter avec tous les gens que je rencontrais, filles et garçons, et j'en vins à considérer la séduction, plutôt que la politesse ou l'honnêteté ou même les convenances, comme la première des vertus sociales. Et j'en vins aussi à aimer des gens insensibles ou pervers, dans la mesure où ils étaient intéressants. Pourtant j'étais sûr que mon père depuis son mariage ne s'était pas servi de son charme et de sa séduction pour coucher avec d'autres femmes que ma mère.

Maintenant, je soupçonnais que Mrs. Eva Kay, — qui avait rencontré mon père une année plus tôt à une classe de « plaisir par l'écriture », dans une pièce située tout en haut du King's Head, dans Bromley High Street — avait bien envie de le serrer contre elle. Une des raisons qui me rendaient si désireux d'aller chez elle était bien entendu la concupiscence, tandis que le refus de ma mère était lié à la gêne. Eva Kay était espiègle, effrontée, culottée même.

En route, je persuadai mon père de faire un petit arrêt au *Three Tuns* à Beckenham. Je descendis du bus et Pa fut bien obligé de me suivre. Le pub était plein de garçons habillés comme moi, venant de mon école et des autres écoles du coin. La plupart des garçons, si ternes durant la journée, étalaient maintenant des flots de velours et de

satin d'éclatantes couleurs. Certains semblaient vêtus de couvre-lits et de rideaux. Les petits mecs parlaient de façon ésotérique de Syd Barrett. Avoir un frère aîné qui vit à Londres, qui travaille dans la mode, dans le showbiz ou dans la publicité était un avantage inestimable à l'école. Je devais lire attentivement le *Melody Maker* et *New Musical Express* pour me tenir au courant.

Je pris Pa par la main pour le conduire dans la pièce du fond. Kevin Ayers, qui avait fait partie de Soft Machine, était assis sur un tabouret et susurrant dans un micro. Deux petites Françaises près de lui faisaient semblant à chaque instant de s'étaler sur scène. Nous prîmes, Pa et moi, une bière chacun. Je n'étais pas habitué à l'alcool et me sentis ivre immédiatement. Pa devint maussade.

« Ta mère me tracasse, dit-il. Elle ne participe jamais à rien. Il n'y a que moi qui fais un foutu effort pour tenir toute cette famille ensemble. C'est pas étonnant que j'aie besoin de méditations afin de rester calme et détendu. »

Gentiment, je lui suggérai : « Pourquoi ne divorces-tu pas ?

— Parce que tu n'aimerais pas ça. »

Mais un divorce n'était pas une chose qui risquait de leur arriver. En banlieue, les gens rêvent rarement de partir à la recherche du bonheur. Tout est affaire d'habitudes et d'endurance : la sécurité et la tranquillité sont la récompense de l'ennui. Je serrai les poings sous la table. Je ne voulais pas penser à ça. Il me faudrait des années avant que je puisse m'échapper vers la ville, vers le centre de Londres, où la vie offrait des tentations infinies.

« J'ai un trac de tous les diables pour ce soir, dit mon père. Je n'ai jamais fait quelque chose comme ça avant. Je ne sais absolument rien. Je vais me taper un bide. »

Les Kay étaient bien plus à l'aise que nous. Ils avaient une maison plus grande avec une allée, un garage et une voiture. Leur pavillon était situé dans une rue bordée d'arbres, juste à côté de Beckenham High Street. Il avait

de grandes baies, une mansarde, une serre, trois chambres à coucher et le chauffage central.

Je ne reconnus pas Eva Kay lorsqu'elle nous accueillit à la porte, et pendant un instant, je crus que nous nous étions trompés d'endroit. Pour tout vêtement, elle portait un cafetan bigarré qui lui tombait jusqu'aux pieds. Ses cheveux avaient été détachés, crêpés puis relevés. Elle avait mis du khôl sur ses paupières, de sorte qu'elle ressemblait à un panda. Pieds nus, elle avait peint les ongles de ses orteils alternativement en vert et en rouge.

Lorsque la porte d'entrée fut soigneusement refermée et que nous nous fûmes enfoncés dans l'obscurité du couloir, Eva prit Pa dans ses bras et l'embrassa partout sur le visage, y compris sur les lèvres. C'était la première fois que je voyais mon père embrasser quelqu'un avec intérêt. J'allais de surprise en surprise, car il n'y avait aucun signe de Mr. Kay. Quand Eva bougea, lorsqu'elle se tourna vers moi, elle me donna l'impression d'être un pulvérisateur géant projetant un nuage de parfums d'Orient. J'étais en train de me demander si Eva était la personne la plus sophistiquée que j'aie rencontrée ou la plus prétentieuse, quand elle m'embrassa moi aussi sur les lèvres. Mon estomac se tordit. Puis, me tenant à bout de bras, comme si j'étais un manteau qu'elle voulait essayer, elle me regarda de haut en bas et dit : « Karim Amir, tu as vraiment quelque chose d'exotique et d'original ! Tout ça est tellement inattendu ! C'est tout à fait toi !

— Merci, Mrs. Kay. Si j'avais été prévenu plus tôt, je me serais endimanché.

— Avec en plus l'esprit si merveilleusement percutant de son père ! »

Je sentais que quelqu'un me regardait. Lorsque je levai la tête, je vis que Charlie, son fils, qui était en première dans mon école et avait presque un an de plus que moi, était assis en haut de l'escalier, caché en partie par la rampe. C'était un garçon à qui la nature avait octroyé une foudroyante beauté — son nez était parfaitement droit, ses

joues bien creuses, ses lèvres semblables à deux boutons de rose — de sorte que les gens avaient peur de l'approcher et qu'il se trouvait bien souvent seul. Des hommes et des adolescents pouvaient bander rien qu'en étant dans la même pièce que lui, certains même se trouvaient dans cet état simplement parce qu'ils habitaient le même pays. Les femmes soupiraient en sa présence et les professeurs s'énervaient. Quelques jours plus tôt, au cours de l'assemblée générale de l'école, alors que tous les profs se tenaient comme une bande de corbeaux sur l'estrade, le principal dissertait sur Vaughan Williams. Nous allions entendre sa *Fantasia on Greensleeves*. Alors que Yid, le professeur d'éducation religieuse, abaissait, l'air solennel, le saphir sur le disque poussiéreux, Charlie, qui se trouvait un peu plus loin, commença à s'agiter, à secouer la tête et à chuchoter : « Ecoutez bien, écoutez bien, bande de couillons. » « Mais qu'est-ce qui se passe ? » nous demandions-nous. Nous le découvrîmes rapidement. Car, comme le principal rejetait la tête en arrière, pour mieux savourer les sons mélodieux de Vaughan Williams, les sifflements d'ouverture de *Jouir ensemble* déchirèrent les haut-parleurs. Comme Yid se frayait un chemin au milieu des autres professeurs pour enlever le disque, la moitié de l'école fredonnait les paroles : « ... Vas-y lentement... il a les yeux creux... il a des cheveux jusqu'aux genoux... » A cause de cette plaisanterie, Charlie fut fouetté devant nous tous.

Pour le moment, il inclina la tête de deux ou trois centimètres durant une fraction de seconde, afin de me montrer qu'il m'avait vu. Sur le chemin pour nous rendre chez Eva, je l'avais volontairement chassé de mon esprit. Je ne croyais pas qu'il serait là. C'était d'ailleurs la raison qui m'avait fait m'arrêter au *Three Tuns*, au cas où il y aurait fait un saut afin de prendre un verre en début de soirée.

« Content de te voir, mon vieux », dit-il en descendant lentement l'escalier.

Il embrassa mon père en l'appelant par son prénom. Comme toujours, il faisait preuve d'une formidable assurance, et d'une magnifique élégance. Lorsqu'il nous suivit dans la salle de séjour, je tremblais d'excitation. Ça n'avait certes rien à voir avec le club d'échecs.

Ma mère disait souvent qu'Eva était une insupportable snob qui passait son temps à bluffer. Pourtant, même si j'acceptais qu'Eva fût légèrement ridicule, elle était néanmoins la seule personne de plus de trente ans avec qui je pouvais parler. Elle avait, quelles que soient les circonstances, une humeur égale, à moins qu'elle ne se passionnât pour quelque chose. En tout cas, elle ne plaçait pas ses sentiments sous clef comme le reste de ces misérables ectoplasmes qui nous entouraient. Elle aimait le premier album des Rolling Stones. Elle était transportée par le Third Ear Band. Un jour, elle exécuta des danses d'Isadora Duncan dans notre salle de séjour et me parla ensuite de cette danseuse et de son goût pour les écharpes. Eva avait assisté au dernier concert des Cream. Un jour, dans la cour de l'école, avant d'entrer en classe, Charlie m'avait confié son dernier exploit. Elle lui avait apporté, au lit, ainsi qu'à sa petite amie, des œufs au bacon et leur avait demandé s'ils avaient pris du plaisir à faire l'amour.

Quand elle venait à la maison chercher Papa pour l'emmener à la classe d'écriture, elle faisait toujours un saut dans ma chambre à coucher, afin de ricaner devant mes posters de Marc Bolan. « Qu'es-tu en train de lire ? Montre-moi tes nouveaux livres ! » me demandait-elle. Et un jour : « Pourquoi n'en finis-tu pas d'aimer Kerouac, espèce de puceau ? Ne connais-tu pas le mot définitif de Truman Capote sur lui ?

— Non.

— Il a dit : « C'est pas écrit, c'est tapé ! »

— Mais Eva... »

Pour lui donner une leçon, je lui avais lu les dernières pages de *Sur la route*... « Bonne riposte ! » s'était-elle exclamée puis avait poursuivi en sourdine — elle voulait

toujours avoir le dernier mot — : « La pire chose qu'on puisse faire à Kerouac est de le relire à trente-huit ans. » Avant de partir, elle ouvrit son sac magique, comme elle l'appelait. « Voici quelque chose qu'il faut vraiment lire. » C'était *Candide*. « Je t'appellerai samedi prochain pour t'interroger dessus ! »

Le moment le plus excitant, c'était lorsque Eva se couchait sur mon lit pour écouter les disques que je voulais lui faire entendre. Ça commençait alors à devenir vraiment intime et tout ça. Elle me disait les secrets de sa vie amoureuse, que son mari la frappait, qu'ils ne faisaient jamais l'amour ensemble. Elle avait envie de faire l'amour, c'était la sensation la plus enchantresse qu'on puisse trouver. Elle employait le mot « baiser ». Elle voulait vivre, disait-elle. Elle me faisait peur ; elle m'excitait. D'une certaine manière, elle avait mis notre maison sens dessus dessous dès l'instant où elle y était entrée.

Qu'était-elle en train de fabriquer maintenant avec Pa ? Qu'allait-il se passer dans cette salle de séjour ?

Eva avait poussé les meubles contre les murs. Les fauteuils, recouverts de tissu à larges motifs, et les petites tables aux dessus de verre avaient été collés contre les étagères en pin. Les rideaux étaient tirés. Quatre hommes et quatre femmes d'âge moyen, les femmes tout en blanc, étaient assis en tailleur sur le sol et mangeaient des cacahuètes en buvant du vin. Un peu plus loin, assis lui aussi, le dos appuyé au mur, se trouvait un homme d'un âge indéterminé — il aurait pu aussi bien avoir vingt-cinq que quarante-cinq ans. Il portait un costume noir en velours côtelé et de grosses chaussures noires démodées. Le bas de son pantalon était rentré dans ses chaussettes. Ses cheveux blonds étaient sales et ses poches étaient gonflées par des livres brochés à la couverture déchirée. Il semblait ne pas connaître les autres, ou, s'il les connaissait, il n'avait en tout cas aucunement l'intention de leur parler. Il paraissait pourtant intéressé par ce qui se passait, mais avec une sorte de détachement scientifique. Il restait assis

là, à fumer. C'était quelqu'un d'extrêmement vif et de nerveux.

Une sorte de psalmodie remplissait la pièce. Elle me faisait penser à un enterrement.

Charlie me glissa à l'oreille : « Est-ce que par hasard tu n'aimerais pas Bach ? »

— Ce n'est pas vraiment mon truc.

— Comme tu veux. J'ai quelque chose là-haut qui est sûrement plus ton truc.

— Où est ton père ?

— Il fait une dépression nerveuse.

— Est-ce que ça signifie qu'il n'est pas là ?

— Il est entré dans une sorte de centre thérapeutique où on accepte toutes les bizarreries. »

Dans ma famille, les dépressions nerveuses étaient aussi exotiques que La Nouvelle-Orléans. Je n'avais aucune idée de ce qu'elles engendraient, mais le père de Charlie m'avait toujours semblé être du genre nerveux. La seule fois qu'il vint chez nous, il s'était assis seul, dans la cuisine, et s'était mis à pleurer, tandis qu'il réparait le stylo de mon père. Durant ce temps, dans la salle de séjour, Eva déclarait qu'elle voulait acheter une moto. Je me souviens que cette perspective avait fait bâiller ma mère.

Maintenant, Pa était assis par terre. On parlait de musique, de livres, on citait des noms comme Dvorak, Krisnamurti et Eclectique. En les regardant plus attentivement, j'en vins à penser que ces gens étaient soit dans la publicité, le design, ou en tout cas dans des domaines artistiques de cette sorte. Le père de Charlie était concepteur publicitaire. Pourtant, je n'arrivais à mettre aucune étiquette sur l'homme en costume de velours noir. Quels que soient ces loustics, il y avait en tout cas dans l'atmosphère une quantité impressionnante d'affectation — probablement plus ici dans cette chambre que dans le reste du sud de l'Angleterre.

A la maison, Pa se serait moqué de tout cela. Mais maintenant, pris par l'ambiance, on aurait pu croire qu'il

était en train de vivre le moment le plus agréable de sa vie. Il menait la discussion, parlait fort, interrompait les gens et touchait ceux qui se trouvaient à sa portée. Hommes et femmes — en dehors de Costume de Velours — se rassemblaient lentement en cercle autour de lui sur le sol. Pourquoi mon père nous réservait-il si volontiers à la maison son air maussade et ses grognements malveillants ?

Je m'aperçus que l'homme assis près de moi se tournait vers son voisin en lui montrant mon père, lancé maintenant dans des explications sur l'importance de parvenir à un esprit vide. Explications qu'il adressait à une femme qui ne portait qu'une grande chemise d'homme et des collants noirs. La femme acquiesçait avec un air encourageant. L'homme, quant à lui, souffla assez fort à l'intention de son ami : « Pourquoi notre Eva nous a-t-elle amené ce basané ici ? Est-ce qu'on ne va pas se faire chier ?

— Il doit effectuer une démonstration d'art mystique !

— Est-ce qu'il a bien attaché son chameau dehors ?

— Mais non, il est venu sur un tapis volant.

— De chez Cyril Lord ou de chez Debenhams ? »

Je donnai un coup de pied dans les reins du type qui regarda brusquement en l'air.

« Viens dans ma piaule, Karim », dit Charlie, à mon grand soulagement.

Mais avant même que nous soyons sortis, Eva avait déjà éteint le lampadaire. Sur la seule lumière qui restait, elle étendit une grande écharpe diaphane qui plongea la pièce dans une espèce de lueur rose. Ses mouvements ressemblaient à ceux d'une ballerine. L'un après l'autre, les gens commencèrent à se taire. Eva souriait à tous.

« Eh bien, pourquoi ne nous détendons-nous pas ? » Tout le monde approuva de la tête. La femme en chemise dit : « Effectivement, pourquoi pas ? » « Oui, oui », lança quelqu'un d'autre. Un homme secoua ses mains comme des gants vides, ouvrit la bouche toute grande et tira la langue en exorbitant ses yeux comme ceux d'une gargouille.